



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 17 (2003)
ProstituésEs

Claudine Leduc

Patrizia CIAMBELLI, *Bijoux à secrets*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Collection Ethnologie de la France, 2002, 132 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Claudine Leduc, « Patrizia CIAMBELLI, *Bijoux à secrets*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Collection Ethnologie de la France, 2002, 132 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 17 | 2003, mis en ligne le 10 juin 2003. URL : <http://clio.revues.org/index602.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail
<http://clio.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index602.html>

Document généré automatiquement le 02 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Claudine Leduc

**Patrizia CIAMBELLI, *Bijoux à secrets*,
Paris, Editions de la Maison des sciences
de l'homme, Collection Ethnologie de la
France, 2002, 132 p.**

Pagination de l'édition papier : p. 286-289

« Les bijoux ont été présents tout au long de ma vie » écrit Patrizia Ciambelli en présentant son ouvrage. Ce beau livre est, en effet, l'aboutissement d'un long parcours commencé sans doute au milieu des meubles d'ébène et des vitrines de la bijouterie paternelle située dans le quartier de Santa Lucia à Naples, un lieu interdit, en principe, aux femmes de la famille. Sa grande originalité est liée à la double expérience de son auteure, muséographique et ethnographique. Conservatrice du « Musée national des Arts et des traditions populaires » de Rome, P.Ciambelli y a organisé en 1991 une exposition de bijoux traditionnels. Rassemblés pour la montre, les bijoux de collection donnent à voir leur dimension esthétique (matière, forme, techniques d'exécution...), leur dimension historique (provenance, signe marqueur du statut social...) et laissent deviner leur dimension symbolique (alliances, breloques en forme de fer à cheval...). Mais séparés de leurs possesseurs, ils se taisent à jamais sur les émotions, les gestes et les paroles qui ont accompagné leur acquisition, leur usage et leur transmission. Or c'est la valeur sémantique de ces objets infiniment proches des individus qui les portent à même le corps, voire dans leurs corps (les boucles d'oreille), et auxquels ils sont très attachés, que la conservatrice essaye de retrouver en tant qu'ethnologue.

L'auteure croise sources iconographiques, textes littéraires et études ethnographiques, mais surtout elle donne longuement la parole aux femmes qui ont accepté de lui ouvrir leurs coffrets à bijoux et de faire parler ces trésors « à secrets », toujours indiscretement associés à leur histoire la plus intime. Ces récits de vie vont bien au delà des exemples choisis lors d'une enquête de terrain réalisée en Italie, en France et en Espagne. Ils constituent la matrice de l'ouvrage, son charme et sa nouveauté. Pour P. Ciambelli, il est en effet fondamental de prêter une extrême attention à la diversité des cas de figure. « La modernité, dit-elle, se caractérise par une valorisation de l'individu qui s'accorde mal avec la soumission à des normes rigides de comportement » (p. 3), à ces codes qui réglaient, jusqu'à une date récente, le port des bijoux selon le sexe, les âges de la vie, le statut et l'appartenance sociale. La signification des bijoux tient en premier lieu aujourd'hui à la manière dont chacun en use pour manifester son identité et la nature de ses relations avec les autres. Tout entretien doit donc restituer la cohérence individuelle d'un rapport au bijou qui s'inscrit dans la singularité d'un parcours. Mais le jeu de la distinction n'exclut pas l'existence de règles à observer, à récuser ou à transgresser. Grâce aux informations apportées à ce propos par les « vies minuscules » recensées par P. Ciambelli - informations en apparence très modestes, mais très signifiantes -, chaque lectrice découvre, non sans un certain étonnement car il fallait y penser, sa relation avec ses propres bijoux, et à travers elle, l'histoire de sa « vie minuscule », de la construction de son identité et de son insertion familiale. C'est sans doute dans cet incontournable et troublant dialogue avec soi que réside le secret du charme de cet ouvrage et de sa charge émotionnelle.

La lectrice ? Les bijoux seraient-ils une affaire de femmes ? Ce n'est pas tout à fait vrai même s'ils demeurent un des marqueurs privilégiés de la féminité. Non seulement les hommes sont les principaux donateurs des bijoux féminins dont ils détiennent en partie la circulation (les cœurs de « Madame de », la nouvelle de L. de Villemorin, pp. 77-80), mais ils en portent aussi. La différence sexuelle s'exprime dans le nombre, le type et l'usage des bijoux possédés

(p. 2). Elle est peu marquée en ce qui concerne les bijoux identitaires gravés au nom du destinataire. Les garçons portent comme les filles la médaille et le petit bracelet avec plaque de leur baptême et, lorsque le rite est renouvelé, la médaille personnalisée et la gourmette de leur communion. Le port de l'alliance gravée, longtemps réservé aux épouses, caractérise aujourd'hui l'homme marié. En revanche, certains bijoux ont été de véritables marqueurs sexuels. P. Ciambelli consacre tout un chapitre (III) au port très sexualisé des boucles d'oreille. Le perçage de l'oreille passait pour avoir des vertus thérapeutiques - il prévient les maux d'yeux - et apotropaïques aussi bien pour les filles que pour les garçons et il convenait de ne pas trop tarder à le faire. Il était toujours symétrique pour les filles, asymétrique pour les garçons. Quasi indispensable pour les filles - est-ce un hasard si encore aujourd'hui, aux USA, les maternités le proposent dans leurs prestations, parallèlement à la circoncision pour les garçons ! - le perçage symétrique des oreilles était pour elles, comme l'explique Y. Verdier, la condition de l'accomplissement de leur destin de femme. La pose des deux boucles anticipait l'effusion de sang de la puberté et leur assurait de « bien voir », c'est-à-dire de voir le sang de leurs premières règles et de leur défloration. Le port d'une seule boucle d'oreille était pour un homme le signe de son appartenance à un groupe social. Il symbolisait le pouvoir et le prestige des aristocrates, stigmatisait les exclus et les marginaux, esclaves, tsiganes, brigands et assurait la sauvegarde de certaines catégories professionnelles : marins, paysans, compagnons. Après avoir connu une longue éclipse au XXe siècle où elles étaient alors considérées comme porteuses d'une marque sociale négative, les boucles d'oreille sont, depuis les années 1970, à nouveau très à la mode. Filles et garçons adoptent couramment le perçage multiple et asymétrique et considèrent souvent les boucles comme des ornements binaires à partager avec une autre personne dont le choix n'a rien d'anodin.

P. Ciambelli s'intéresse longuement au port échelonné dans le temps des bijoux constructeurs de l'identité féminine. Au début il y a le jeu, les cerises pendants d'oreilles, les fraises mises en collier ou transformées en rouge à lèvres et les perles de couleurs patiemment enfilées. Il y a aussi un apprentissage qui passe par la découverte, lors de moments privilégiés, des « trésors » gardés, montrés et racontés par une femme de la famille qui autorise souvent leur essayage. Les « vrais » bijoux qu'une fille reçoit à partir de son entrée dans l'adolescence lui sont offerts dans un ordre progressif qui s'achève avec la bague de fiançailles. Lorsque le rite de la communion est observé, s'ajoutent déjà aux bijoux identitaires obligés, bague, bracelet et boucles d'oreille. Jusqu'à une date récente, ces dons obéissaient à des règles subtiles qui entendaient assortir le bijou au statut et à l'image de « la vraie jeune fille ». Le collier de perles, par exemple, devait être ni trop long ni trop gros. Face à ce code, les nouvelles générations ont développé plusieurs logiques. Elles multiplient les bijoux de fantaisie, les pacotilles et les parures exotiques, qui peuvent être portés ou non. Elles adoptent vis-à-vis de leurs « vrais bijoux », parce qu'ils sont porteurs de leur histoire familiale, des comportements très différents. Elles ne les quittent jamais ou refusent de les porter, les perdent ou les font circuler entre copines.

Quel est le statut des « bijoux de famille » ? Il est peu clair. Autant que l'identité des donateurs compte l'occasion qui, à l'origine, a déterminé leur statut : fiançailles, gages d'amour, cadeau d'un aïeul. Ils doivent, par définition, rester la propriété de la famille. Les personnes particulières n'en ayant que l'usufruit peuvent seulement les transmettre, de leur vivant ou post mortem, d'une génération à l'autre, selon l'ordre de la filiation. Un tel principe impliquerait que seuls les membres de la lignée masculine jouissent de ce droit. Il n'est d'autant moins accepté qu'il ne s'accorde plus avec le principe juridique d'égalité des enfants et avec les cas de figure déterminés par le nouveau statut des familles recomposées. Les bijoux de famille n'arrêtent pas de circuler, non sans subir des transformations. « Transmettre un bijou ce n'est pas seulement laisser un souvenir », « c'est l'envoyer au delà ». « Il devient le maillon d'une chaîne relationnelle entre les vivants et les morts qui assure la continuité et le renouvellement de la généalogie familiale ». Leur assignation obéit à des stratégies complexes qui prennent en compte les valeurs marchandes et affectives accordées au bijou et la place que le destinataire occupe dans le lignage et dans le cœur du donateur. Demeurent cependant quelques règles. « Les filles ont droit aux bijoux des femmes, consanguines ou alliées, qui circuleront dans la

lignée féminine et les garçons se voient assigner les bijoux ayant appartenu aux hommes et ceux qui sont destinés à rester dans la famille, y compris les bijoux des aïeules » (p. 105).

Pour citer cet article

Référence électronique

Claudine Leduc, « Patrizia CIAMBELLI, *Bijoux à secrets*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Collection Ethnologie de la France, 2002, 132 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 17 | 2003, mis en ligne le 10 juin 2003. URL : <http://clio.revues.org/index602.html>

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle